

LANA DUVAL, MARIE HAVEL, LUDOVIC SALMON, MAXIME SANCHEZ

Exposition dans le cadre de *Post_Production 2019*, un dispositif d'accompagnement des artistes diplômés des écoles supérieures d'art en Occitanie.

Vernissage mercredi 4 décembre 2019 à 18h30
Exposition du 5 décembre 2019 au 1er février 2020

Post_Production est un programme destiné à l'insertion professionnelle et artistique de jeunes diplômé(e)s, conçu et réalisé en partenariat avec les écoles d'art d'Occitanie : École supérieure d'art et de design des Pyrénées (Ésad Pyrénées), École supérieure des beaux-arts de Nîmes (ésban), Institut supérieur des arts de Toulouse (isdaT), Montpellier Contemporain École supérieure des beaux-arts (MO.CO. ESBA).

Pour la quatrième année, le Frac OM et les écoles supérieures d'art en Occitanie offrent l'opportunité à quatre nouveaux artistes de produire et d'exposer des œuvres : Lana Duval (Ésad), Marie Havel (MO.CO. ESBA), Ludovic Salmon (isdaT), Maxime Sanchez (Esban). Une bourse est accordée aux lauréats par leur école d'origine, et l'accompagnement et la prise en charge des moyens liés à l'exposition sont proposés par le Frac OM.

LE BAL DES SURVIVANCES

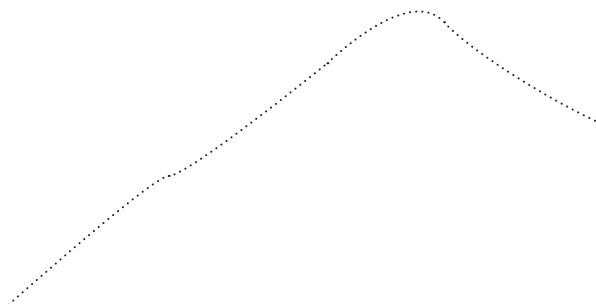
NOTE D'INTENTION

Pour la quatrième édition de Post_Production, Lana Duval, Marie Havel, Ludovic Salmon et Maxime Sanchez ont réalisé des œuvres nouvelles et les présentent collectivement dans une exposition à l'intitulé quelque peu inquiétant : un bal des survivances ! Comment est-il possible, lorsqu'on est un jeune artiste, de considérer sa création sur le mode de la « survivance » ? Ou encore : à quel étrange « bal », marqué au sceau de la survie, sommes-nous conviés ? Comment comprendre cet oxymore ?

L'époque de l'humanité dans laquelle nous sommes est davantage celle de la fin de l'Histoire que celle de son commencement. Le fait que l'être humain s'inquiète désormais de sa propre survie, à travers celle des conditions naturelles qui lui sont nécessaires, montre que son passé est plus consistant et « assuré » que son avenir, désormais incertain. Nous vivons ainsi avec le poids d'une Mémoire considérable. Et l'on comprend que cette contrainte augmente pour chaque nouvelle génération : pour elle, le fardeau de l'Histoire se trouve immédiatement grossi de ce que les précédentes ont ajouté à l'héritage, aussi généreux soit-il. Comment danser avec insouciance et légèreté en éprouvant ce poids de l'humanité *morte* qui vous façonne ?

Mais cela ne concerne pas uniquement le long cours de l'Histoire. Car la Modernité, dans son utopie de célébration du présent, d'un vécu émancipé dans la réalité sensible, a aussi inventé des techniques pour saisir l'instant, pour capturer l'immédiateté. Les *images*, sous la forme d'enregistrements incessants, ont transformés en « mémoires » les expériences les plus intimes. Ce qui est vécu est soumis à une quasi-historicité, ou est réduit au spectacle de soi. Alors, le Présent n'a plus de sens que représenté par la « survivance » de ses propres traces, qui s'accumulent comme autant d'archives de vies à peine entamées. L'art sous toutes ses formes n'y a pas coupé, et l'on évoque régulièrement sa fin. Toute danse, à peine engagée, serait-elle déjà *achevée* ?

Je crois que le « bal » que nous proposent Lana Duval, Marie Havel, Ludovic Salmon et Maxime Sanchez a quelque chose à voir avec ces difficiles *réglages* que la jeunesse doit opérer, pour rester vivante et libre de son énergie, quant aux différentes conditions mémorielles qui lui sont faites. Car la possibilité même d'être artiste et créateur passe aujourd'hui par là. De l'histoire des camouflages militaires et de ses prolongements dans la production industrielle actuelle, que réinvestit Marie Havel, aux artefacts archéologiques et aux techniques artisanales, que réinvente Maxime Sanchez, ou encore des paysages confectionnés par la culture populaire dans les médias et les nouvelles technologies, que reprend Lana Duval, à un questionnement sur la représentation de la ruralité, l'industrie et la société de services, que Ludovic Salmon met au cœur de ses recherches picturales, tous les quatre affrontent des enjeux qui, par-delà les formes que prennent leurs œuvres, sont constitutifs de nos contradictions contemporaines.



Dès lors, comment danser ? Chaque spectateur invité à ce bal se fera une certaine *idée* des pas qui lui sont proposés, et les trouvera ou non à sa convenance. Mais il est possible qu'un bal ne soit pas d'abord une affaire d'idées ni de thèmes encombrants. Il est bien plus probable qu'il s'agisse d'une certaine relation aux corps et, à partir de leurs mises en mouvement, de quelque célébration de la matière en général. Peut-être notre spectateur remarquera-t-il alors que « la terre », comme la composition et l'épaisseur insondable des sols, est ce que Marie Havel s'efforce de retourner avec méthode et ironie ; que « le feu » est ce par quoi Lana Duval ravive des images a priori irrécupérables tant elles semblaient fanées par les tubes cathodiques et les écrans ; que « l'eau », par le biais d'une technique d'impression hydrographique de son cru, nourrit les signes primitifs et les fragments antiques que Maxime Sanchez réanime sur des matières composites ; que les peintures de Ludovic Salmon sont avant tout baignées d'une atmosphère nocturne, un brouillard opaque où la fumée d'usine paraît l'unique « air » respirable par les occupants de ses campagnes asthmatiques.

Un bal c'est une fête, et une fête est une *incarnation* urgente et volontaire où doivent s'éprouver la puissance et l'insouciance active, marques de la jeunesse. Et un bal artistique reste, quoi qu'on en pense, une célébration sourde de ces *éléments* dont nous sommes faits et qui ne peuvent finir. En cela, c'est un événement auquel chacun est convié, que l'on redoute ou non les inévitables chambardements de la *sur-vie*.

Emmanuel Latreille

Directeur du Frac OM

Commissaire de l'exposition

FRAC OCCITANIE MONTPELLIER

4, rue Rambaud

34000 Montpellier

04 99 74 20 35 - www.frac-om.org

Ouvert du mardi au samedi de 14h à 18h, fermé les jours fériés, les 24 et 31 décembre 2019

Entrée libre - Lieu accessible aux personnes à mobilité réduite.



LES ARTISTES

LANA DUVAL

Diplômée de l'Ésad Pyrénées (2015)

Lana Duval est née en 1991.

Expositions collectives

2019

Echo, ce n'est pas un corps mais de l'eau, Jardins du Musée Georges Labit, Toulouse

SAGA : en duo avec Léo Landreau, exposition dans l'espace public, initiée par le collectif La Carrosserie, Paris

Jardins Divers, Jardins de l'ENSAV, Toulouse.

Jardins avec vues, Maison Bourbon Bordeaux.

HIER & JETZT, Kit - Espace d'exposition éphémère, Toulouse

Voyage voyage, L'Annexe- artist run space, Paris

2018

Gazon Béni, en collaboration avec le TOP Collectif, Jardin d'Alice, Montreuil

2016

Résonances Singulières, Mostra de Mende, 5e lèche-vitrine d'art contemporain,

2015

Vous êtes ici, Le Carmel, Tarbes

En la piel, Musée du Cuir, Vic (Espagne)

2014

Ballroom, Institut Français de Jogjakarta, île de Java, Indonésie

Résidences

2019

Résidence de recherche et création, le QSP, Toulouse

2014

Voyage de recherche et création, île de Java, Indonésie

Une lame de feu s'effondre depuis le haut de la falaise. Elle chute, se brise contre les rochers puis fond immédiatement dans l'eau douce. Le paysage est incandescent. Il nous semble voir une faille terrestre dans laquelle glougloute une lave épaisse. Cette cascade de feu n'est pas une vue de l'esprit de Lana Duval, elle n'a en fait rien de fictif. Car elle trouve sa place dans la nature, mais n'est qu'une illusion se jouant de nos rétines. Chaque année, dans le parc national de Yosemite aux États-Unis, à la fin du mois de février, lorsque le Soleil est parfaitement aligné à cette partie exacte du globe, l'eau de la cascade semble devenir flamme sous la réverbération. Le phénomène est rarissime et ne dure que trop peu de temps mais suffit à bouleverser les quelques dizaines de personnes qui se déplacent tous les ans pour l'occasion.

Le feu a été le fil conducteur de Lana Duval dans la réalisation de cette exposition. Si bien qu'on peut le voir dévorer un palmier, jaillir d'un volcan ou comme ici, dégringoler d'une falaise. À vrai dire, il a tout de même occupé une place considérable dans l'actualité de ces derniers mois. Amazonie, Sibérie, Indonésie, Afrique

subsaharienne : cet été sont partis en fumée des centaines d'hectares de végétations. D'un évènement dramatique comme celui-ci, Lana Duval va capter des images : celles qui nous viennent de part et d'autre, celles qui nous happent le temps d'un instant puis disparaissent aussi rapidement dans les méandres de nos mémoires. Ces images qui sont partout au point que nous ne réussissons plus vraiment à les voir, Lana Duval les glane. Dans ce flux incessant qui traverse inlassablement nos écrans, elle choisit donc ça et là les icônes de nos quotidiens.

Pourtant, bien que ces images soient porteuses d'une attractivité toute particulière, qu'elles puissent parfois même nous sembler terriblement familières alors qu'on les croise pour la première fois, elles restent pour Lana Duval de parfaites illusions. Cette contradiction entre la sensation de *déjà vu* et les caractères impersonnels et immatériels de nos écrans et de ce qu'ils abritent prouve en effet pour l'artiste qu'il ne s'agit là que de leurres. Car les images ne font finalement que feindre leur accessibilité sans jamais réussir à surpasser la barrière infranchissable qu'est l'écran. C'est cette immatérialité là que Lana Duval tente de surpasser en peignant. Ainsi, elle crée une véritable poésie qui réinsère dans le drame une dimension humaine. Nous ne sommes plus recouverts de chiffres et de statistiques, nous voyons ce qui brûle, c'est désormais palpable. Comme la nymphe Écho condamnée à répéter ce qui a déjà été prononcé, l'artiste ne parle finalement jamais la première. Elle regarde passer les images de masse, se les réapproprie puis les libère par fragments. Ce sont des réminiscences.

L'artiste brouille alors les pistes, les images qu'elle emploie deviennent des puissances spectrales dans lesquelles on aimerait s'engouffrer. Car, dénuées de présence humaine, elles laissent suffisamment de place aux souvenirs, aux fantasmes et aux craintes qu'on aurait envie de projeter en elles. « Éteignons l'incendie, rallumons les étoiles. » devient dès lors un slogan poétique, une voix qui nous laisse reconsidérer notre environnement, qui nous permet de conscientiser des paysages souvent trop éloignés de nos quotidiens. Le drame retrouve une consistance et le visiteur sa conscience.

Camille Bardin

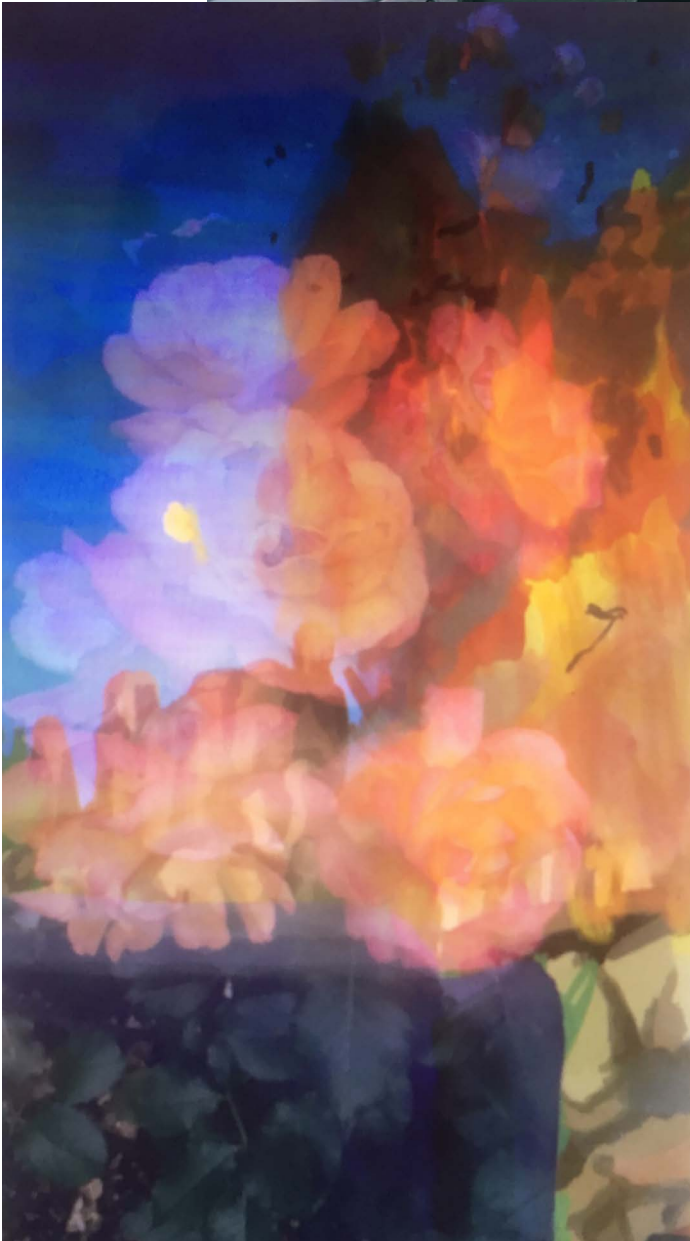
camille.pbardin@gmail.com

Co-présidente du collectif Jeunes Critiques d'Art





Piraterie émotionnelle, vidéos, 2019. Vue de l'exposition Saga (les vidéos sont montrées sur tablette à bord d'une Opel Mérida), Paris, 2019. © Ayka Lux



Cadeau pour les baleines, vidéo, 2019

LES ARTISTES

MARIE HAVEL

Diplômée du MO.CO. ESBA (2016)

Marie Havel est née en 1990.

Expositions personnelles

2019

Pentes douces, Galerie La Résidence, Reims

2018

Du fond et du jour, en duo avec Clément Philippe, La Mouche, Béziers

Brise-Lames, Les Boutographies hors les murs, Montpellier

Un peu de soleil dans l'eau froide, H Gallery, Paris

2017

Build & Smash, Espace Saint-Ravy, Drawing Room 017, Montpellier

Paysages usagés, Château d'Assas, Le Vigan

Faire éclore le désert, Aldébaran lieu d'art contemporain, Castries

Réaménagements permanents, H Gallery, Paris

Expositions collectives

2019

Luxembourg Art Week, Luxembourg

Bienvenue Art Fair, Cité Internationale des Arts, Paris

(re)mise-en-scène, Galerie Jean-Louis Ramand, Aix-en-Provence

Exposition d'ouverture La Serre, La Serre, Arbre Blanc, Montpellier

Audace, Helenis, Lattes

2018

Exposition des finalistes du Prix Cercle Rigaud pour l'art contemporain, Galerie Lazerme

Musée Hyacinthe Rigaud, Perpignan

Art Paris Art Fair, Grand Palais, Paris

DDessin 2018, Paris Contemporary Drawing Fair, Atelier Richelieu, Paris

#678, Villa Belleville, Paris

Plus qu'une architecture, c'est le temps traversé par celle-ci qui intéresse Marie Havel, l'absence d'une réalité passée, créatrice d'une matérialité nouvelle : la ruine. L'artiste s'intéresse à ce que devient une construction dans le temps, et plus particulièrement à son mouvement dans l'espace-temps.

Avec sa série de flocages sur *Le Ravin du Loup*, Marie Havel focalise par exemple son attention sur le devenir de cette base de télécommunication allemande construite dans le nord de la France pendant la Seconde Guerre mondiale. À l'époque, tout avait été mis en œuvre pour que ce bâtiment se fonde totalement dans le paysage. Les chemins conduisant à celui-ci avaient été peints en vert, des filtres avaient été mis au-dessus des cheminées pour qu'aucune fumée ne s'échappe, et une abondante végétation tâchait de camoufler définitivement le lieu. Ainsi, marcheurs et aviateurs ne décelaient rien. Plus d'un demi-siècle plus tard, une herbe galopante a définitivement absorbé la base qui se dérobe à notre regard.

Pourtant, c'est aujourd'hui que celle-ci s'ouvre aux visiteurs et qu'elle devient visible. Marie Havel, se joue de cette dichotomie en reproduisant ce lieu avec des floccages, un matériau habituellement utilisé pour figurer les sols dans la réalisation des maquettes. Ainsi, l'artiste ne figure pas Le Ravin du Loup, mais simplement la végétation qui l'étouffe tout en le révélant, elle utilise le négatif de ce qu'elle dessine, elle esquisse par omission.

Autre leurre que sont ces bunkers ! Imposants, ils miment l'enracinement dans le sol. Pourtant, un coup de vent suffirait à les détruire car ces abris fictifs ne sont ici que sable et polystyrène. S'ils auraient pu être les symboles d'un statisme militaire ou d'un enracinement politique, ils figurent au contraire ces forteresses qui parsèment les plages du nord de l'hexagone, devenues au fil du temps, de drôles de cabanes, réceptacles de l'imaginaire des enfants de la région. *Qui perd gagne*, c'est en fait une œuvre qui emprunte autant aux bunkers qu'aux châteaux de sable. En effet, les deux constructions se présentent ici comme de purs oxymores. Malgré la puissance qu'elles revendiquent, elles sont prêtes l'une comme l'autre à se dissoudre dans le sol. Les bunkers de Berck-sur-Mer, subissent par exemple les vents et marées qui les font épisodiquement disparaître avant de les laisser resurgir. Les châteaux de sable sont quant à eux vainement hissés le temps d'un simple après-midi. Par leur fragilité, ils sont aussi des constructions de défense à jamais indéfendables. Enfin, Marie Havel aime rappeler qu'Albert Speer, l'architecte du III^e Reich, pensait ses constructions pour que même en ruine, un millénaire plus tard, elles restent belles.

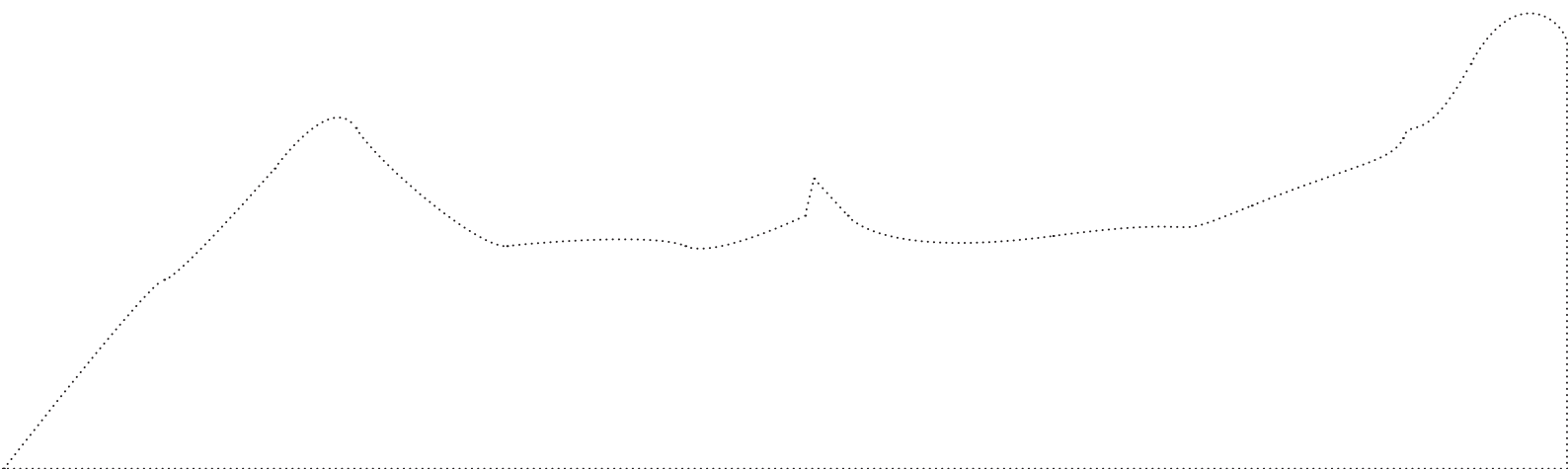
Étonnant, si on considère que les ruines sont bien davantage les symboles de la fin d'un temps, d'une nouvelle déchéance de l'humanité.

Mais l'artiste ne renie pas la fluidité du temps et n'essaie pas de cacher l'empreinte de ce dernier. Au contraire, les ruines constituent pour elle des bâtiments en soit, des marqueurs temporels. S'il est courant d'entendre qu'un bâtiment « tombe en ruine », l'artiste refuse cette tournure. À la chute, elle substitue donc le prolongement dans le temps. Les châteaux de sable que l'on passe des après-midi entiers à ériger en sont un formidable exemple. Car ici, le plaisir se loge tout autant dans l'élaboration du bâtiment que dans sa démolition. C'est même le caractère vain de la construction qui produit l'enchantement. Avec ses *Seaux de plage*, Marie Havel propose ainsi un malicieux raccourci. Car ici, il n'est pas question de modeler un bâtiment faussement parfait qui renierait *son éphémérité*, mais de mouler sans plus attendre une ruine. Marie Havel nous réconcilie ainsi avec le temps. Elle dédramatise le désenchantement puis le bourre de légèreté et d'espoir.

Camille Bardin

camille.pbardin@gmail.com

Co-présidente du collectif Jeunes Critiques d'Art





Qui perd gagne, 2, polystyrène extrudé, sable, fers à béton, 210x120x150 cm
dimensions variables, vue de l'exposition à La Mouche Art Contemporain, Béziers 2017



Seaux de plage (vue d'ensemble), plastique, peinture acrylique, vernis brillant,
dimensions variables, 2018-2019

LES ARTISTES

LUDOVIC SALMON

Diplômé de l'isdaT (2018)

Ludovic Salmon est né en 1994.

Expositions collectives

2019

Première Presse, Lieu-Commun, Le Salon-qui-reçoit, L'Adresse, La Cartoucherie, Toulouse
Bestiaire, La Rotonde, Simiane-la-Rotonde
Titres à venir, Maison Salván, Labège

2018

Sans titre, La fourmilière, Rabastens

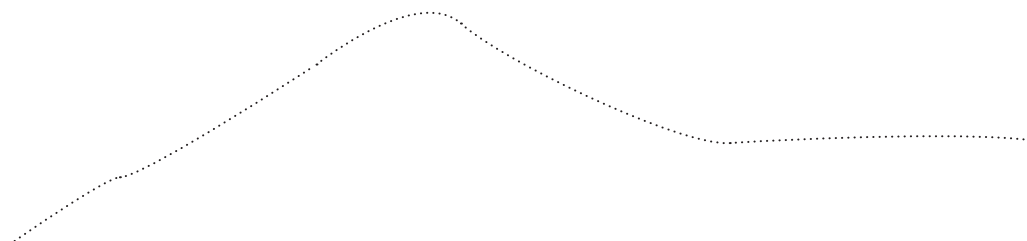
2016

in-plantations, Prairie des filtres, Toulouse

Les peintures de Ludovic Salmon nous offrent à voir des scènes suspendues, dans des mondes entremêlant ruralité et industrie. Il utilise des faits sociaux empreints d'une réalité contemporaine pour créer des environnements teintés d'humour, d'onirisme et d'étrangeté.

De toutes les peintures, une gravité doublée d'une étrangeté se dégage. Les couleurs sombres sont en cause, mais aussi l'utilisation de la matière picturale. Ludovic Salmon superpose de nombreux lavis, donnant l'impression d'un monde qui se liquéfie et se dérobe. Cette technique est particulièrement visible dans *Les Murailles de Samaris*, toile dans laquelle une forêt apparaît au premier plan. Le traitement des arbres, en deux dimensions, se confond avec l'environnement industriel situé en arrière-plan. Les trois personnages, réduits à échelle infime en bas à droite, paraissent absorbés dans l'obscur paysage. Cette impression découle de la manière dont l'artiste construit ses compositions, en commençant par l'abstraction pour tendre vers le figuratif, il introduit les humains comme une percée dans le tableau. S'ils détenaient une place centrale dans les productions précédentes de l'artiste, une évolution s'opère ici, en fondant paysage rural, industriel et sociétal de la même manière. L'individu n'est plus acteur de son milieu mais fait partie d'un tout qu'il ne maîtrise pas.

Dans *Trois Jours ouvrés*, deux personnages échangent un colis au sortir d'un camion qu'on suppose de livraison. Ils représentent le point central de la composition, et c'est plus spécifiquement le produit délivré qui attire le regard. Si l'artiste place toujours l'humain au cœur de sa peinture, paradoxalement,



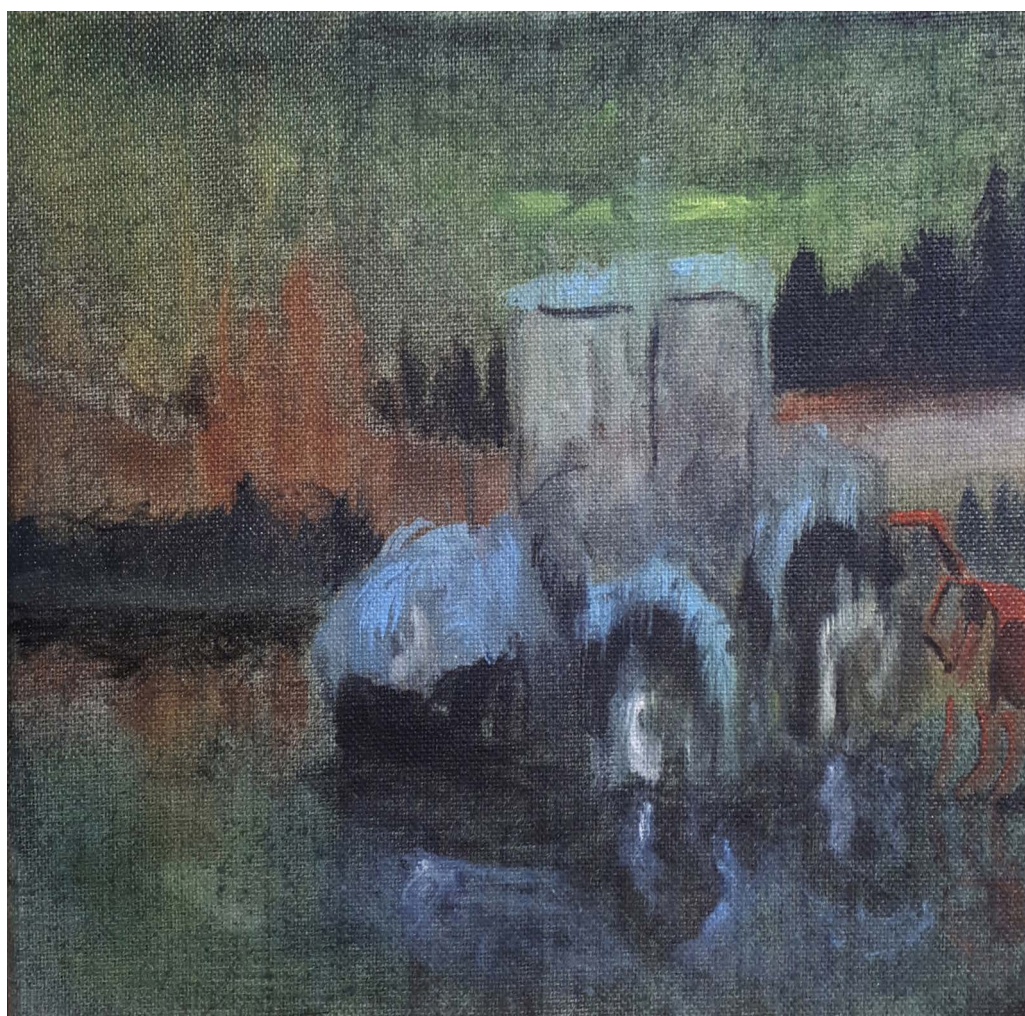
les protagonistes sont inidentifiables. Il s'agit de mettre en avant le service dispensé, pratique, rapide (seulement trois jours ouvrés), et accessible n'importe où. C'est de cela dont parle Ludovic Salmon, d'une société de services, aux cadences si effrénées et cadrées, qu'elle perd parfois son sens. L'individu en serait-il déshumanisé ? L'artiste apporte des pistes de réflexion, non sans humour, dans ces précédentes peintures telles que *Livraison fatale* (2017), *Survivre* (2018) ou encore *Le Facteur égaré* (2018). Si dans ces toiles l'humain semble en proie à son environnement urbain, l'ensemble des pièces exposées au Frac Occitanie Montpellier reflète davantage une dialectique entre le monde du service et celui du rural.

Une distanciation s'opère, à la fois par une action souvent interrompue, et par les questions que Ludovic Salmon soulève. Celles-ci ne sont pas posées de manière frontale, mais détournées. Les peintures s'apparentent alors à une forme de simulacre, une diversion pour laisser au regardeur le temps de prendre avec un humour caustique la mesure de notre réalité. À travers ses œuvres, l'artiste invite à démêler le fait social de la fiction, le réel du fantastique, le tragique du comique. C'est en effet cette confrontation, entre deux territoires, qui lui permet de représenter des mondes hétérogènes, à l'image des scènes qui l'interpellent.

Gwendoline Corthier-Hardoin

corthier.gwendoline@gmail.com

Chargée de mission sur les collections MO.CO. Hôtel des collections, Montpellier



Sables mouvants, huile sur toile, 30x30cm, 2019.



Les mangeurs de terre, huile sur toile, 41x33cm, 2018.

LES ARTISTES

MAXIME SANCHEZ

Diplômé de l'ésban (2017)

Maxime Sanchez est né en 1992.

Expositions personnelles

2018

Institut Français de Timisoara, Roumanie

2017

Bōsōzoku-Arc romance dawn, Galerie Vasistas, Montpellier

Rafale au Xlokk, Licence 3, Perpignan

2016

Data Bank, au Papillon, Espace d'exposition nomade de l'ESBAN

Bilan 2.0, Le Club, Nîmes

2015

Bilan 1.0, Le Club, Nîmes

Expositions collectives

2019

Le motif ou la raison, galerie Vasistas, Montpellier

Marie-Louise et Passe-Partout invitent Maxime Sanchez, galerie Giardi, Saint-Étienne

Presque rien, CIAM La Fabrique, Centre des arts contemporains de l'Université Toulouse

Holobiome, Château du Pin, Fabras, Ardèche

Hybrid'art, Salon d'art contemporain de Port de Bouc, Espace Gagarine

Fun zone, Atelier Chiffonnier, Dijon

2018

Tangible is the nouveau IRL, SCEP, Marseille

Mutations., CACN, Nîmes

L'hôtel des trois faisans, Galerie Angle, Saint-Paul-Trois-Châteaux

Our beautiful laundrettes, Le magasin (Traffic), Marseille

2017

Biennale Mulhouse 017

Les volumes ouvragés par Maxime Sanchez sont des combinatoires hybrides qui nous sont étrangement familiers : il est possible d'y reconnaître, plus ou moins subrepticement, au-delà de toute taxinomie, des éléments aussi divers qu'une colonne de lavabo, un versoir de charrue, un dentier, un pneu, un détecteur de fumée, un rétroviseur, un tambour, un gilet de protection, une bâche de poids lourd... mais aussi des qualités de surface : pierre brute, carrosserie, crépi, etc. Ce seraient des ready-made excessivement « aidés¹ » qui se présentent comme des objets complexes, le plus souvent haut en couleur, détachés de tout autre dessein que celui de se présenter comme « objets de manifestation² » et à « fonctionnement symbolique³ ». Productrices de connexions significatives, ces œuvres sont pourtant très éloignées des rencontres forcées

¹ Marcel Duchamp qualifiera ses ready-made rectifiés de « ready-made aidés » (« ready-made aided »), Marcel Duchamp, in A propos des Ready-made, Discours au MOMA de New-York dans la cadre de l'exposition Art of assemblage, 1961.

² Gilbert Simondon, «*Du mode d'existence des objets techniques*», 1958.

³ Pour reprendre la terminologie surréaliste. L'expression est aussi le titre d'une œuvre d'André Breton : *Objet à fonctionnement symbolique*, 1931.

des assemblages surréalistes. Car si l'artiste procède par association, ses modes opératoires relèvent davantage de l'amalgame, à partir de fragments de pièces manufacturées, incorporées à des matériaux parfois naturels mais le plus souvent techniques et industriels (mousse polyuréthane, béton, plâtre, mastic, plastique, enduits et résines en tout genre), parées de couleurs volontiers dissonantes – voire enluminées de quelques poussières d'or – ou encore rehaussées d'iconographies. L'artiste parle volontiers de ses pièces composites comme de sculptures ou d'objets « augmentés ». En effet, outre l'extraordinaire et stimulant mélange des genres des pièces rapportées qui provoque contrastes et contradictions, tant matériologiques, visuels que sémantiques, Maxime Sanchez peaufine sa recherche d'assimilation : il faut que la greffe prenne et que la forme « tienne ». En ce sens, ces œuvres au maniérisme décomplexé, en poursuivant une histoire des formes, sont bien des sculptures.

Mais les formes en mutation et les matériaux hétérogènes sont producteurs de tensions et de grands écarts. Son champ de fouille pour faire revenir et réunir objets, matériaux et signes est sans limite. Ses télescopages temporels qui entremêlent le temps long et sédimenté des formes archaïques et le fugitif des expérimentations hyper-technicisées, témoignent aussi du bouleversement anthropologique majeur à l'œuvre aujourd'hui (l'inévitable et non moins galvaudée « ère de l'anthropocène »). Il se plaît par exemple à travailler de concert empreintes préhistoriques ou relevés d'écritures primitives en train de disparaître et traitements technologiques innovants. En archéologue du présent – « [...] l'archéologue creuse dans des couches plus profondes – qui appartiennent bien à notre époque, même si c'est d'une façon souterraine⁴ » –, l'artiste produit un néo primitivisme plastique nourri de l'analyse de nos régimes de représentation et fécond en récits anthropologiques contemporains.

Cet aspect anthropologique nous le retrouvons à travers les savoir-faire techniques et précis que l'artiste mobilise et développe, savoir-faire qui sont tout autant ceux de l'ouvrier, du mécanicien, de l'agriculteur, de l'artisan (en écho à son environnement familial mais aussi à ses activités alimentaires), que ceux de l'orfèvre ou du chimiste. Adeptes de la culture Maker, du Do It Yourself et usagers de Fab Labs, Maxime Sanchez ne souhaite déléguer aucune étape de production et accorde beaucoup d'importance au fait main. L'apprentissage et la maîtrise technique sont un enjeu politique : l'artiste ne veut être ignorant et il se réapproprie librement gestes et compétences techniques, endossant tous les rôles de ses chaînes de production. Notons qu'il a d'ailleurs créé un simulacre d'entreprise d'impression hydrographique (procédé d'impression sur support 3D⁵).

La revendication de l'ouvrage manuel « bien fait » associée à la fierté ouvrière, est à mettre en regard des pratiques du tuning. Considérant l'inscription socioculturelle du tuning éloignée a priori du champ de l'art⁶, Maxime Sanchez interroge cette pratique rurale et prolétaire qui lui est familière, « miroir déformant du design⁷ » qui exhibe la gratuité hyperbolique de l'apparat. Aussi accorde-t-il une attention particulière aux états de manifestation de ses sculptures, en travaillant particulièrement des effets de surface, usant de parures colorées, de revêtements en trompe-l'œil, d'habillages technologiques et de toutes les techniques de *covering*, de manière à pimper l'objet technique et produire une distanciation symbolique. La gratuité et la séduction de l'artifice au-delà de toute fonction – « ambiguïté esthétique », pour reprendre Leroi-Gourhan –, s'inscrivent dans une histoire profonde du travail des formes puisque l'on sait aujourd'hui que les motifs gravés sur l'outil préhistorique n'avaient d'autre intérêt qu'esthétique⁸.

Brassant allégrement les couches temporelles, l'artiste brouille aussi la hiérarchie des genres.

4 Yves Citton, *Médiarchie*, Paris, Seuil, 2017, p. 215.

5 « Hydrospeed », simulacre d'entreprise hydrographique, résidence amis du Mamc, 2019-2020

6 Tuning, *Azimuts* n°42, Saint-Etienne, Esadse, 2015.

7 Julie Gayral, « Standard and poors : Tuning en temps de crise », in *Ibid*, p. 46.

8 S. A. de Beaune, « Outil et/ou œuvre d'art ? Un débat né avec la science préhistorique », in cat. *Préhistoire. Une énigme moderne*, Paris, Centre Georges Pompidou, 2019.

Avec un humour mordant, tel un sémioticien, il s’empare des codes et des signes de la low culture, décorative nos systèmes de représentation et leurs statuts pour en extraire une altérité socio-culturelle.

L’interversion des valeurs tout comme la simulation et l’exubérance ornementale sont des caractéristiques « du » kitsch. Maxime Sanchez met en crise la rassurante sobriété et le consensuel « bon goût » à travers une esthétique métakitsch qui se joue de l’instabilité de l’entre-deux.

Anne Favier

anne.favier@univ-st-etienne.fr

Maître de conférences en Sciences de l’art à l’université Jean-Monnet, Saint-Étienne.



Destination finale, 2018, techniques mixtes, dimensions variables, *Tangible is the nouveau IRL*, Galerie de la SCEP, Marseille



Poneglyphe, 2019, panneaux de construction, céramiques émaillées, crépi, 120 x 120 x120 cm, *Holobiome*, Château du Pin, Fabras

INFORMATIONS PRATIQUES

FRAC OCCITANIE MONTPELLIER

4, rue Rambaud

34000 Montpellier

04 99 74 20 35 - www.frac-om.org

Ouvert du mardi au samedi de 14h à 18h, fermé les jours fériés

Entrée libre - Lieu accessible aux personnes à mobilité réduite.

Facebook · Instagram

Visites commentées pour les groupes

Réservation au 04 11 93 11 64 ou à l'adresse suivante : se@frac-om.org

CONTACTS PRESSE

Christine Boisson & Alice Renault

04 99 74 20 34

communication@frac-om.org

ACCÈS

Tramway Ligne 3, station Plan Cabanes

Bus 11, arrêt Gambetta

Parkings à proximité : Parking Gambetta, Parking des Arceaux.

PROCHAINE EXPOSITION AU FRAC OM

Toast funèbre

Du 14 février au 4 avril 2020

Vernissage jeudi 13 février 2021 à 18h30

Renaud Auguste-Dormeuil, Samuel Buckman, Lynne Cohen, Philippe Decrauzat, Sylvain Fraysse, Lisa Milroy, Florence Paradeis, Aurélie Pétreil, Éric Watier



ÉCOLE
SUPÉRIEURE
D'ART ET
DE DESIGN
DES PYRÉNÉES

ésban /
École supérieure
des beaux-arts de Nîmes

institut supérieur
des arts
de Toulouse
beaux-arts
spectacle vivant

MO.CO.ÉCOLE
SUPÉRIEURE
DES
BEAUX-ARTS

PLATFORM
des arts et des lettres
de Montpellier

ART CONTEMPORAIN
EN LANGUEDOC-
ROUSSILLON

paris
art